

Les paroles sont une très belle chose, mais les fusils, les mitrailleuses, les navires, les avions et les canons sont des choses plus belles encore.

MUSSOLINI.

Benito dit tout haut ce que les autres gouvernements soi-disant pacifistes pensent, puisque tous, sans exception, poursuivent la construction accélérée des machines à tuer.

LA SEMAINE SANGLANTE

Vive la Commune !

Le dimanche 21 mai 1871, la Commune de Paris était trahie par le piqueur des Ponts et Chaussées Ducat qui, permit aux Versaillais d'entrer dans Paris par le bastion 61 de la porte de Saint-Cloud.

Durant toute la semaine qui suivit, les communards résistèrent acharnement, disputant rue par rue le pavé parisien aux troupes réactionnaires. Les plus grandes sacrifices, les gestes les plus beaux de dévouement, un acharnement inouï dans la résistance permirent aux ouvriers de la Capitale, d'opposer pendant huit jours une opposition farouche et désespérée à l'avancement des barbares du capitalisme.

Les barricades furent instantanément dressées à chaque carrefour important qui devaient être prises aux prix de lourds sacrifices. Les ouvriers parisiens sachant que, maintenant leur mouvement était vain à l'échec certain, voulaient, du moins, tenter tout ce qui était humainement possible pour ne pas sombrer. Ils étaient vaincus d'avance, mais ils ne voulaient pas accepter la défaite. Ils voulaient défendre leur liberté, leur Commune ; l'idéal révolutionnaire s'était incarné en eux et ils opposaient une énergie magnifique à la volonté esclavagiste de tous les assassins ligues contre le travail libéré.

Si au début du mouvement communard il fut un patriote exacerbé qui provoqua l'insurrection, il y avait déjà près de deux mois que la Commune avait fait entendre sa volonté révolutionnaire et internationale. C'était plus contre le prussien, c'était contre le capitalisme, contre tous les tyrans que les travailleurs parisiens hissèrent fièrement leur drapeau rouge (hélas ! si galvaudé depuis).

Mais, toute l'énergie dépensée, tous les sacrifices accomplis, tant de vies humaines offertes à la défense de la révolution ne devaient, hélas ! pas empêcher que les sabreurs, les porte-croix et les détenteurs de coffres-lorts reconnaissent la capitale.

Dès que les troupes versaillaises occupaient un quartier, elles installaient des cours martiales. Les amis de « l'ordre » avaient depuis longtemps préparé le retour des leurs. Aussi des bourgeois qui avaient tremblé pour leurs pincasses, se firent dès l'arrivée des soldats, les auxiliaires féroces de la répression, arborant, avec les policiers, un brassard tricolore, ils se livrèrent à une chasse à l'homme impitoyable et quiconque ayant des godillots ou seulement les mains calleuses, était emmené devant les juges des cours martiales et passé, peu après, devant les pelotons d'exécution qui, durant six jours, n'arrêtaient pas d'accomplir l'œuvre d'assassinat.

Un peu partout, à l'Ecole Militaire, au Luxembourg, à la Monnaie, à l'Observatoire, à l'Ecole de Droit, à l'Ecole Polytechnique, au Collège de France, à la caserne Lobau, à Mazas, à la Roquette, aux Buttes-Chaumont, au Parc Monceau, on fusillait sans relâche.

Mais le massacre se fit le plus horrible, c'est au cimetière du Père-Lachaise, après l'ultime résistance du 27 mai. Ce n'était plus un massacre, c'était une véritable boucherie. Devant le mur, on appelle maintenant le Mur des fédérés, c'est par milliers que tombèrent les combattants de la Commune.

C'est pourquoi, voulant chaque année affirmer qu'elle n'oublierait pas ceux des siens qui étaient tombés dans la lutte, la classe ouvrière parisienne allait le dernier dimanche de mai défilé devant le Mur pour affirmer, en même temps que le souvenir impérissable de ses martyrs, son désir de revanche prochaine.

Jusqu'en 1923, ce furent des démonstrations imposantes qui se déroulèrent en la nécropole parisienne. Des centaines de milliers d'ouvriers venaient, sans distinction de tendance, apporter leur présence à la manifestation de réprobation du crime des Versaillais. Par cette unanimousité révolutionnaire, ils tentaient démontrer ainsi que toute la classe ouvrière consciente était solidaire de l'œuvre insurrectionnelle accomplie par les Communards, ils voulaient aussi clamer, face aux forces de police démantelées, que, par-dessus les partis et les chapelles, les travailleurs étaient unanimes dans leur volonté de vaincre le capitalisme et de déclencher la révolution libertaire.

Ce n'était pas un pèlerinage, non plus qu'une démonstration publicitaire qui accompagnaient alors ceux qui venaient défilé devant le Mur des fédérés. C'était un acte de foi révolutionnaire.

Hélas ! depuis cette date, un parti politique guidé par des aventuriers sans scrupules, à la solde d'un gouvernement aussi féroce dans la répression que le fut le gouvernement de Thiers, ce parti a amené la division, la suspicion, la haine la plus abjecte dans la classe ouvrière.

Pour l'assouvissement d'ambitions malsaines et la réalisation de desseins plus ou moins avouables, l'injure, la calomnie, l'assassinat même furent ém-

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

Rédaction :
Administration : Jean Girardin,
72, rue des Prairies, Paris (20^e).
Chèque postal : Jean Girardin 1194-88

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANÇAIS	STRANGERS
Un an... 24 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 12 fr.	Six mois... 15 fr.
Trois mois... 6 fr.	Trois mois... 7.50 fr.
Chaque mois... 1.50 fr.	Chaque mois... 1.75 fr.
Chaque mois : J. Girardin 1194-88	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Télép. : Roquette 57-73

SURPRODUCTION !

Les organes du capitalisme intégral et plus spécialement les feuilles, genre *Ami du Peuple* — qui se donnent pour objectif d'insulter au prolétariat l'amour du patron dispensateur de salaires — avec le félichisme du Travail-Argent : corollaire fatal de tout avilissement, sont pleins, en cette époque de vacances parlementaires, de laus relatifs à la crise de surproduction.

Car, il paraît que cette crise nous pend au nez. On dit même qu'elle commence à sevrir. On affirme qu'il y a, dans certains centres industriels, une recrudescence de chômage. C'est à ce phénomène concomitant : le chômage, que la crise de surproduction se révèle.

Le proverbe vient qui dit que : « Quand le bâtiment va, tout va ». Le bâtiment va, à n'en pas douter, et la crise n'en suivra pas moins. Elle ne fait que commencer, aux dires des spécialistes.

Ce n'est pas que nous soyons surpris d'un fait qui est, somme toute, régulier et dans les normes du régime capitaliste.

La seule chose qui pourrait nous étonner, c'est l'impudicience, ou l'incidence, des moralisateurs du prolétariat, de ces plumes véniales, de ces conférenciers sportulaires qui prêchent la croisade pour la rationalisation, pour l'accélération de la production, alors que, maintenant à son rythme ordinaire, la production capitaliste produit déjà la surproduction !

Nous étoupons, pas même ! Nous connaissons suffisamment la morale de ces moralisateurs publics, pour n'attacher à leurs propos aucune valeur, si ce n'est une valeur de mépris.

Il nous faut convenir cependant que le phénomène de surproduction dont on nous exhortent, et qui d'ailleurs est très réel, survient à notre époque, c'est-à-dire après des années de dévastation systématique, des années d'assassins innombrables soldés par 12 millions de cadavres, cette crise est sans doute la surproduction !

C'est pourquoi nous disons au travailleur : « Cesse d'être dupé, ne marche pas ! Le salaire qu'on te tend, n'est qu'un appât grossier et illusoire. Il ne te prémunit pas contre la misère et la crevaison à l'hôpital ou au coin d'une rue. Et même s'il t'assurait un repos décrit au décès de ta triste existence, il n'y aurait pas là une raison suffisante à la résignation. Réclame ton droit intégral au produit de ton travail. Sois un homme qui veut vivre en homme. Agis de telle sorte que tes droits inscrits dans la charte de 89 deviennent une réalité ! »

L'ouvrier commence à comprendre. Et s'il n'était pas divisé, tirailleur à droite, à gauche, par des charlatans, il ferait voire, il ferait sentir qu'il en a assez de jouer le rôle de l'enclume.

Mais même dans l'état de semi-maison présente, les classes dirigeantes auraient tort de se figurer que tout est dit avec l'ouvrier.

Rien n'est dit, tout est à dire. Et espérons que le monde du travail parlera toujours plus haut, et fera sentir toujours plus clairement aux exploitants sa volonté ferme d'en finir avec un système d'exploitation qui détonne, à notre époque de science appliquée, comme une survivance des époques de ténèbre où la Force était Dieu !

L'ÉTAT CONTRE SES SALARIÉS

Tardieu et les Postiers

Les employés des P. T. T. avaient formulé d'assez modestes revendications. Ils avaient demandé le rajustement de leurs traitements au coût actuel de la vie.

Comme tous les salariés, ils avaient été victimes de la fameuse politique fiscale instaurée sous prétexte de « sauver le franc », avec ses soixante milliards d'impôts et toutes leurs répercussions.

Et ils avaient cherché à leur situation, sinon un remède, du moins un palliatif, dans un relèvement relatif de leur rémunération.

Les pouvoirs officiels s'étant montrés sourds à leurs réclamations réitérées, les postiers avaient recouru à la plus modérée, on pourra dire la plus anodine des manifestations : un court arrêt concréte de leur travail.

Il n'en a pas fallu davantage pour que le gouvernement Tardieu révoque des fournées de militants des P. T. T. Il s'est trouvé une grande presse pour le louer de son énergie en la circonspection.

Il se trouvera sans doute une majorité docile au Parlement pour l'approuver, le féliciter et l'inviter à recommencer à la prochaine occasion.

Que les représentants du peuple se contentent à eux-mêmes telles augmentations d'indemnités qui leur conviennent, c'est bien. Que l'on augmente indéfiniment le nombre des ministères et autres similiques à politiciens, que l'on se livre à tous les tripotages possibles aux dépens du contribuable, c'est parfait.

Mais que des fonctionnaires, des gens qui travaillent, dans des conditions souvent pénibles, à une besogne en somme utile à la communauté, osent réclamer auprès des politiciens-roi leurs patrons sur un ton autre que celui de larbins bien stylés, qu'ils osent esquisser un geste, fût-ce le plus platonique, de révolte, voilà ce qui est proprement scandaleux.

A la porte, ces insubordonnés. Et puissent-ils crever de faim, avec leur famille. Cela servira d'exemple.

Les maîtres et profitiers de l'Etat ne peuvent tout de même pas admettre que de simples travailleurs prétendent discuter d'homme à homme, d'égal à égal, avec eux.

Ce ne sera pas la peine d'être l'Etat, l'émanation de la démocratie, la toute-puissance consacrée par les armes d'avoir pour soi la flèche, la finance et tout le reste si l'on fallait supporter cela. On leur fera voir, à ces salariés qui regimbrent, à qui ils ont affaire.

Et le Tardieu, et ce vague sous-Tardieu de Mallarmé, et les sous-ordres du Mallarmé y compris le dénommé Phillipe de s'en donner.

Révocation de ceux qu'on soupçonne d'avoir mené le mouvement de ceux qui ont été dénoncés comme n'ayant pas des idées gouvernementales, de ceux que l'on suspecte d'être suspects.

Qui réclame un salaire convenable n'a pas le droit de manger.

Ne croyez pas d'ailleurs que Tardieu innove. Cette retraite du politicrucisme d'affaires, ce sous-produit de clemencisme n'a pas plus inventé qu'il n'est resté. Sa manière, son insolence, sa gourmandise, le culte qui le font prendre pour quelque chose par les niais, tout ça, c'est de l'imitation.

Cette vieille vénérée fripouille de Clemenceau s'était comportée, dans le temps, à peu près exactement ainsi, avec déclarations cyniques à l'appui. Et après tout ce brave Briand, si sympathique aux gauches, pour briser certains gênes des chemins de fer, ne se montra pas si scrupuleux que cela.

M. André Tardieu, qui en tant que négociateur du Traité de Versailles ou organisateur de la « prospérité », s'est montré ridiculement incapable et imprévoyant, n'a de ressources, pour restaurer son prestige et prolonger son règne que dans le seul rôle qu'il ait joué avec un semblant de succès celui de sauveur de l'ordre et de rassureur des « intérêts » alarmés. Et dans le défi qu'il continue de jeter aux salariés de l'Etat, ce rôle-là.

Sans doute pense-t-il, avec la sorte de « réalisme » qui lui est ordinaire, qu'il n'y a pas à se gêner avec ces gens-là. Que Chiappe et les gardes mobiles aident, on peut faire encaisser à n'importe quoi tout ce que l'on voudra, et aux postiers en premier lieu.

Dans quelle mesure cette assurance est-elle justifiée ?

La réponse à cette question dépend tout d'abord évidemment des salariés des P. T. T. eux-mêmes.

Il leur appartient de prouver leur solidarité à ceux qui ont été frappés pour leur dévouement à la cause commune et par l'emploi de moyens appropriés, d'imposer et la réintroduction des révo-

LES CLASSES SOCIALES

par Georges BASTIEN

On risque toujours d'être mal compris ou de se voir mal interprété quand on bouscule quelque peu les traditions.

Or, il n'y a pas que les traditions historiques, religieuses, nationales, régionales ou familiales, il y a aussi les traditions révolutionnaires. Certains arguments et raisonnements sont ressassés depuis de nombreuses années et ont servi à des générations de militants pour exposer publiquement leurs idées. En saper la base, en démentir l'erreur, c'est — je le sais — les mettre plus ou moins en mauvaise posture et s'en faire des adversaires et des détracteurs.

Qu'importe ! La vérité et la réalité avant tout. Ce ne sont pas des satisfactions plus ou moins faciles de réunions publiques que nous devons chercher, mais des vérités évidentes supportant la discussion et la recherche.

Les solutions sociales que nous présentons doivent être marquées du label du réalisme et du positivisme, et s'appuyer sur des faits, des actes, des chiffres, des réalités.

Depuis un siècle environ, on nous rabâche la lute des classes, on nous suggérons et hypothèses avec ce tableau de la classe bourgeoisie d'une part, de la classe ouvrière d'autre part.

Ces deux classes antagonistes séparées par une frontière, par la « barricade sociale » sont appelées à lutter l'une contre l'autre par la force des choses.

J'ai montré, dans mon précédent article, combien était fragile et irréelle cette conception, cette image de la société actuelle, et combien étaient multiples, diverses et extrêmement les castes sociales, que ce qui complique singulièrement le problème social.

J'ai montré combien naïve — et peut-être mensongère — cette tactique des partis politiques dits ouvriers qui veulent unir, ou entraîner dans la voie électorale la majorité ouvrière de la nation, conquérir par ce moyen les pouvoirs publics, et par ce procédé transformer la société. La réalité, c'est que le prolétariat pratiquement ne constitue pas l'immense majorité, même pas la majorité, et que ces partis doivent automatiquement glisser à droite, toujours à droite, et cesser d'être prolétariens, s'ils tiennent aux succès électoraux.

Le syndicalisme lui-même, tant qu'il se cantonne — et il ne peut faire autrement — dans le recrutement des salariés proprement dits, voit se dresser en face de lui un autre syndicalisme, celui des classes moyennes, artisans, patrons, petits et moyens, agriculteurs, professions libérales, commerçants, etc., et l'examen des événements survenus ces dernières années nous fait voir que le syndicalisme des classes moyennes est plus fort, en nombre, en adhé-

rence, en richesse, en individualités, en moyens d'actions, en puissance que le syndicalisme ouvrier.

Les millions de personnes appartenant aux couches intermédiaires sociales, et trouvant à leur tour le chemin de l'association, de la ligne, du syndicat, de la coopérative, sont devenues une force sociale formidable qu'il n'est plus permis à un militant d'ignorer.

Nos méthodes de propagande et d'action ont été établies à un moment où ces forces sociales étaient inexistantes, où le prolétariat se croitait sûrement la grande masse, la presque unanimité de la nation, ou l'image de l'océan prolétarien déferlant venait briser les quelques rocs capitalistes était admise par tous. Il nous faut aujourd'hui voir la réalité moins simpliste, et adapter nos méthodes aux réalités et aux faits.

Afin de bien démontrer cette réalité, j'ai donné, au dernier article, des précisions tirées des statistiques d'état-civil. Complétons-les aujourd'hui par des statistiques d'ordre fiscal, un peu moins précises certes, car il y a naturellement fraudes, mais néanmoins suggestives et dignes d'être retenues à titre d'indications séries.

En 1926, il est décédé, en France, 712.731 personnes de tout âge, sexe et condition sociale. Sur ce nombre, 403.990 ont donné lieu à des perceptions du fisc à titre de droits sur les héritages.

45.491 ont laissé de 1 à 500 francs. 72.489 ont laissé de 501 à 2.000 francs. 138.178 ont laissé de 2.001 à 10.000 fr. 110.441 ont laissé de 10.001 à 5

FAITS ET DOCUMENTS LES CLASSES SOCIALES

Suite de la première page

Les Etats-Unis ont apporté dans le monde moderne certaines pratiques qui, s'inspirant purement de réalisme, transforment les méthodes de production et d'échange admises jusqu'à ce jour. Il en découle nécessairement une adaptation à des meurs tout à fait différentes, une mystique nouvelle.

Le trait le plus caractéristique de leur organisation économique est le crédit. Il est lié à la production, il fait partie du système ; ils se complètent mutuellement, l'un peut même dire qu'ils sont fondement l'un de l'autre. Il s'étend à toutes les ramifications de la consommation ; le vêtement, le mobilier, la pose desdents, les vacances, etc., tout peut-être pris à crédit.

C'est en outre, aujourd'hui, le pays qui possède le plus d'or. Or cet or ne lui est pas indispensable. Son système bancaire tend à substituer des virements aux échanges d'or. Le vieux dieu est jeté à bas de son piédestal. Il est remplacé par le chevalier hérétique, la crâne, l'hypothèque.

Le Fédéral Réserve System partage les Etats-Unis en douze districts, avec une banque principale pour chaque district, qui est en quelque sorte une banque centrale qui relie les autres banques du district. Elle joue le rôle de régulateur et garantit celle de ses filiales qui pourraient se trouver en difficulté ; cette crainte de crise avec une solidarité aussi effective car si la banque centrale du district était insuffisante, elle pourrait être soutenue par les onzes autres centrales de districts. C'est en fait le trust du crédit puisque les achats se font par l'intermédiaire des banques.

Ce trust est d'autant puissant qu'il échappe aux fluctuations politiques du fait de sa composition ; son conseil de direction est composé en majeure partie de financiers, les personnalités politiques de ce trust d'Etat y sont en minorité. Cet organisme est d'autant solide que l'influence individuelle en son sein est nulle ; les initiatives particulières se perdent dans le but commun qui est de faciliter les affaires. Le système est bien soutenu et ne peut pas sombrer car dès l'instant que la production est supérieure à la consommation, que la consommation reste toujours en deçà de la production, il n'y a aucun risque de culbute, la valeur représentée par le produit n'arrivant pas à épuiser, du fait de la reconstitution automatique par le travail de la valeur-produit.

Après avoir fait la conquête du marché intérieur et isolé l'or du système des échanges, les banquiers américains en arrivent à avoir dans les mains un instrument formidable. Leur organisme leur assure de respectables profits ; que ce soit s'ils pouvaient s'implanter sur les autres continents et rendre leur pouvoir universel ?

L'occasion leur est fournie par la guerre, n'est pas liquidée. Théoriquement, l'Allemagne doit payer. Elle n'est pas en mesure d'acquitter d'un seul coup sa dette de guerre. Un seul Etat, les U.S.A. est assez riche pour avancer au débiteur des sommes suffisantes pour faire face à ses engagements ; c'est donc une superbe occasion pour implanter en Europe sa théorie du crédit. L'on met sur pied une banque constituée exactement sur le type d'une Fédéral Réserve Bank où sont représentés les Américains et les Européens, que les Américains qui sont les banquiers d'une banque qui n'a aucun ressource, la Banque des Réglements Internationaux, en seront en fait les véritables maîtres. Dès lors les critiques anglaises véritables à l'égard de la B.R.I. n'ont pas d'autre mobile que d'entraver ce formidable instrument d'hégémonie qu'est cette banque aux mains des Américains. Londres était jusqu'à présent le marché de l'Europe ; rien ne garantitait que, par la suite, la B.R.I., aux mains des Américains, ne devienne une machine de guerre contre la finance européenne et ne déposeuse Londres de son privilège.

La théorie du Crédit généralisé a soumis le marché intérieur des U.S.A., aux banquiers ; il est donc dans le domaine des probabilités, les mêmes causes engendrant toujours les mêmes effets, que l'Europe soit absorbée par Wall-Street grâce au crédit.

Revenons sur la crise du logement ; ce n'est pas inutile.

On comptait, à Paris, en 1910, 903.000 appartements. Sur ce chiffre, 903.000 étaient des appartements de moins de 3.000 francs de loyer, soit 97 % de l'ensemble, et 847.000 étaient des appartements de moins de 800 francs, soit 85 % du total.

Sans connaître aujourd'hui avec exactitude le nombre des logements à Paris, l'on

peut tenir pour certain que le nombre des logements bon marché a diminué ; l'on a démolis des milliers de maisons qui, transformées en hôtels, banques, cinémas, édifices industriels — plus récemment le paté de maisons détruites pour les grandissances de la gare de l'Est — n'ont pas été remplacées.

Nous manquons aujourd'hui de logements à prix réduits, mais chacun peut se souvenir que vers 1910 les logements à Paris n'étaient pas rares.

On pouvait choisir ; tel logement ne faisait pas l'affaire car il n'avait pas de soleil, etc., les concierges, les gérants, avaient moins de préventions quant au dernier à Dieu... C'est l'âge d'or à ce point de vue.

Aujourd'hui c'est tout à fait différent. Abs-
traction faite de ce nouveau parasitisme, personnifié par les intermédiaires qui est venu se greffer sur ce problème, les propriétaires se refusent à céder des immeubles bon marché dont le rapport leur sonde trop modique. Aussi emploient-ils la seule méthode capable de donner des résultats : il s'agit de faire porter le prix des logements d'avant-guerre composés de deux ou trois pièces à 6.000 francs minimum : ainsi ils n'auront pas à craindre la concurrence des 900.000 logements d'avant-guerre et pourront demander pour leurs maisons neuves des prix tout à fait disproportionnés avec la capacité de paiement du salarié.

Si présentement les particuliers ne construisent pas c'est que la loi Loucheur, en permettant de construire des logements bon marché, atténue ainsi leurs appetits, car les logements qu'elle permet de construire sont moins, pour 2 à 5 pièces, de 1.200 à 6.600 francs.

Toutefois, on reste, hélas ! très loin du but (1) « Le 4 avril dernier, le préfet de la Seine annonçait au Conseil municipal de Paris que 15.000 logements étaient en cours de construction, au titre de la Loi Loucheur et que 4.500 à peine étaient en construction. Or, le programme primitif prévoyait la construction en cinq ans, à Paris, de 38.000 logements. »

Il y a en outre un projet complémentaire, la loi du 13 juillet 1928 n'ayant pas donné les résultats que l'on attendait qui consistait à (2) « obliger les industriels à construire des logements à bon marché pour une fraction déterminée de leur personnel. Ceux qui ne construiront pas de tels logements dans la proportion voulue seront soumis à une taxe spéciale, analogue à la taxe d'apprentissage. Le produit de cette taxe sera consacré naturellement au financement d'ateliers pour l'édification de logements à loyer réduit. » Les propriétaires se moquent d'une prétention aussi énorme, taxée par eux de démagogique car ceux qui pourraient construire se défilent, l'Etat, la Ville étant déterminés devant de puissants particuliers qui ne voient pas dans cette circonstance que les profits à réaliser. Ces malfaisants n'avaient bien compris dans des taudis sombres et infects ; d'autres, plus nombreux, peuvent bien vivre dans des hôtels, trop souvent sordides et pleins de punaises, en enrichissant des mercantils sans vergogne, l'Etat, la Ville ne manifestent point d'intérêt, mais ces faux démagogues, ces malfaisants n'avaient pas le pouvoir ? Qu'attendent-ils s'ils sont sincères pour prendre à la gorge des ennemis du peuple puisqu'ils l'ont fait avec eux ?

Cabotinage... Hypocrisie... C'est à déplacer son taudis dans un coin de banlieue.

Mac Donald, qui se débat dans mille difficultés tant intérieures qu'extérieures, déculpabilisant de la situation politique et économique mondiale, constate que « depuis 1927 l'on assiste à un recul de l'esprit international, que les traités n'ont qu'une valeur relative car lorsqu'il s'agit de s'armer, les gouvernements les délaissent. Personne ne vient courir le risque de la paix. »

Il y a donc, légalement, suivant les conditions d'existence, cinq prolétariats en France, et les organisations syndicales, surtout les confédérations, ont accepté cette monstrueuse affirmation et consécration de l'inégalité sociale, que le syndicalisme ouvrier se donnait — jadis — comme but de faire disparaître.

On est proléttaire de première ou de cinquième catégorie. Même quand on aura 70 ans, même quand on sera malade, on restera dans sa catégorie, dans sa caste. C'est n'était pas la peine de ridiculiser et décrier les systèmes des castes hindoues.

Qu'en le venille ou non, ces choquantes inégalités ont sur le terrain des batailles économiques, des répercussions très importantes. Elles nuisent à l'idéal de solidarité ouvrière, elles l'entraînent souvent, elles le tuent parfois.

Le propriétaire, à déplacer son taudis dans le transportant dans un coin de banlieue.

Mac Donald, qui se débat dans mille difficultés tant intérieures qu'extérieures, déculpabilisant de la situation politique et économique mondiale, constate que « depuis 1927 l'on assiste à un recul de l'esprit international, que les traités n'ont qu'une valeur relative car lorsqu'il s'agit de s'armer, les gouvernements les délaissent. Personne ne vient courir le risque de la paix. »

Les conservateurs sociaux sont naturellement partisans de ces inégalités. Les socialistes et bolcheviks, pour ne choquer personne, les acceptent, et d'ailleurs cela rentre dans le caractère de leur idéal social hiérarchisé, on ne connaît pas l'autorité sans hiérarchie, ni celle-ci sans les inégalités économiques, c'est-à-dire sans privilégiés.

Les anarchistes seuls peuvent et doivent préconiser le « grand coup de rabot » au point de vue matériel, comme écrivait Kropotkin. C'est peut-être la plus forte caractéristique de leur mouvement, celle qui lui donne, à lui seul, le droit de proclamer qu'il veut la justice sociale.

Ce bref et trop rapide résumé des divisions de la société en une infinité de classes sociales nous amène à une première conclusion : la lutte des classes est une réalité, certes, mais il ne s'agit nullement de choc de l'humanité divisée en deux parties, mais d'une multitude de chocs entre une multitude de castes qui s'entrechoquent dans tous les sens.

Le communisme-anarchiste est la seule méthode d'organisation sociale qui puisse — en prêchant inlassablement l'égalité économique — faire disparaître ces antagonismes qui déchirent le prolétariat lui-même, et aiguiller toutes ces forces combatives utilisées aujourd'hui à l'entre-déchirement mutuel dans la voie des progrès indéfinis, dans tous les domaines.

Il y a donc, légalement, suivant les conditions d'existence, cinq prolétariats en France, et les organisations syndicales, surtout les confédérations, ont accepté cette monstrueuse affirmation et consécration de l'inégalité sociale, que le syndicalisme ouvrier se donnait — jadis — comme but de faire disparaître.

On est proléttaire de première ou de cinquième catégorie. Même quand on aura 70 ans, même quand on sera malade, on restera dans sa catégorie, dans sa caste. C'est n'était pas la peine de ridiculiser et décrier les systèmes des castes hindoues.

Qu'en le venille ou non, ces choquantes inégalités ont sur le terrain des batailles économiques, des répercussions très importantes. Elles nuisent à l'idéal de solidarité ouvrière, elles l'entraînent souvent, elles le tuent parfois.

Le propriétaire, à déplacer son taudis dans le transportant dans un coin de banlieue.

Mac Donald, qui se débat dans mille difficultés tant intérieures qu'extérieures, déculpabilisant de la situation politique et économique mondiale, constate que « depuis 1927 l'on assiste à un recul de l'esprit international, que les traités n'ont qu'une valeur relative car lorsqu'il s'agit de s'armer, les gouvernements les délaissent. Personne ne vient courir le risque de la paix. »

Les conservateurs sociaux sont naturellement partisans de ces inégalités. Les socialistes et bolcheviks, pour ne choquer personne, les acceptent, et d'ailleurs cela rentre dans le caractère de leur idéal social hiérarchisé, on ne connaît pas l'autorité sans hiérarchie, ni celle-ci sans les inégalités économiques, c'est-à-dire sans privilégiés.

Les anarchistes seuls peuvent et doivent préconiser le « grand coup de rabot » au point de vue matériel, comme écrivait Kropotkin. C'est peut-être la plus forte caractéristique de leur mouvement, celle qui lui donne, à lui seul, le droit de proclamer qu'il veut la justice sociale.

Ce bref et trop rapide résumé des divisions de la société en une infinité de classes sociales nous amène à une première conclusion : la lutte des classes est une réalité, certes, mais il ne s'agit nullement de choc de l'humanité divisée en deux parties, mais d'une multitude de chocs entre une multitude de castes qui s'entrechoquent dans tous les sens.

Le communisme-anarchiste est la seule méthode d'organisation sociale qui puisse — en prêchant inlassablement l'égalité économique — faire disparaître ces antagonismes qui déchirent le prolétariat lui-même, et aiguiller toutes ces forces combatives utilisées aujourd'hui à l'entre-déchirement mutuel dans la voie des progrès indéfinis, dans tous les domaines.

Il y a donc, légalement, suivant les conditions d'existence, cinq prolétariats en France, et les organisations syndicales, surtout les confédérations, ont accepté cette monstrueuse affirmation et consécration de l'inégalité sociale, que le syndicalisme ouvrier se donnait — jadis — comme but de faire disparaître.

On est proléttaire de première ou de cinquième catégorie. Même quand on aura 70 ans, même quand on sera malade, on restera dans sa catégorie, dans sa caste. C'est n'était pas la peine de ridiculiser et décrier les systèmes des castes hindoues.

Qu'en le venille ou non, ces choquantes inégalités ont sur le terrain des batailles économiques, des répercussions très importantes. Elles nuisent à l'idéal de solidarité ouvrière, elles l'entraînent souvent, elles le tuent parfois.

Le propriétaire, à déplacer son taudis dans le transportant dans un coin de banlieue.

Mac Donald, qui se débat dans mille difficultés tant intérieures qu'extérieures, déculpabilisant de la situation politique et économique mondiale, constate que « depuis 1927 l'on assiste à un recul de l'esprit international, que les traités n'ont qu'une valeur relative car lorsqu'il s'agit de s'armer, les gouvernements les délaissent. Personne ne vient courir le risque de la paix. »

Les conservateurs sociaux sont naturellement partisans de ces inégalités. Les socialistes et bolcheviks, pour ne choquer personne, les acceptent, et d'ailleurs cela rentre dans le caractère de leur idéal social hiérarchisé, on ne connaît pas l'autorité sans hiérarchie, ni celle-ci sans les inégalités économiques, c'est-à-dire sans privilégiés.

Les anarchistes seuls peuvent et doivent préconiser le « grand coup de rabot » au point de vue matériel, comme écrivait Kropotkin. C'est peut-être la plus forte caractéristique de leur mouvement, celle qui lui donne, à lui seul, le droit de proclamer qu'il veut la justice sociale.

Ce bref et trop rapide résumé des divisions de la société en une infinité de classes sociales nous amène à une première conclusion : la lutte des classes est une réalité, certes, mais il ne s'agit nullement de choc de l'humanité divisée en deux parties, mais d'une multitude de chocs entre une multitude de castes qui s'entrechoquent dans tous les sens.

Le communisme-anarchiste est la seule méthode d'organisation sociale qui puisse — en prêchant inlassablement l'égalité économique — faire disparaître ces antagonismes qui déchirent le prolétariat lui-même, et aiguiller toutes ces forces combatives utilisées aujourd'hui à l'entre-déchirement mutuel dans la voie des progrès indéfinis, dans tous les domaines.

Il y a donc, légalement, suivant les conditions d'existence, cinq prolétariats en France, et les organisations syndicales, surtout les confédérations, ont accepté cette monstrueuse affirmation et consécration de l'inégalité sociale, que le syndicalisme ouvrier se donnait — jadis — comme but de faire disparaître.

On est proléttaire de première ou de cinquième catégorie. Même quand on aura 70 ans, même quand on sera malade, on restera dans sa catégorie, dans sa caste. C'est n'était pas la peine de ridiculiser et décrier les systèmes des castes hindoues.

Qu'en le venille ou non, ces choquantes inégalités ont sur le terrain des batailles économiques, des répercussions très importantes. Elles nuisent à l'idéal de solidarité ouvrière, elles l'entraînent souvent, elles le tuent parfois.

Le propriétaire, à déplacer son taudis dans le transportant dans un coin de banlieue.

Mac Donald, qui se débat dans mille difficultés tant intérieures qu'extérieures, déculpabilisant de la situation politique et économique mondiale, constate que « depuis 1927 l'on assiste à un recul de l'esprit international, que les traités n'ont qu'une valeur relative car lorsqu'il s'agit de s'armer, les gouvernements les délaissent. Personne ne vient courir le risque de la paix. »

Les conservateurs sociaux sont naturellement partisans de ces inégalités. Les socialistes et bolcheviks, pour ne choquer personne, les acceptent, et d'ailleurs cela rentre dans le caractère de leur idéal social hiérarchisé, on ne connaît pas l'autorité sans hiérarchie, ni celle-ci sans les inégalités économiques, c'est-à-dire sans privilégiés.

Les anarchistes seuls peuvent et doivent préconiser le « grand coup de rabot » au point de vue matériel, comme écrivait Kropotkin. C'est peut-être la plus forte caractéristique de leur mouvement, celle qui lui donne, à lui seul, le droit de proclamer qu'il veut la justice sociale.

Ce bref et trop rapide résumé des divisions de la société en une infinité de classes sociales nous amène à une première conclusion : la lutte des classes est une réalité, certes, mais il ne s'agit nullement de choc de l'humanité divisée en deux parties, mais d'une multitude de chocs entre une multitude de castes qui s'entrechoquent dans tous les sens.

Le communisme-anarchiste est la seule méthode d'organisation sociale qui puisse — en prêchant inlassablement l'égalité économique — faire disparaître ces antagonismes qui déchirent le prolétariat lui-même, et aiguiller toutes ces forces combatives utilisées aujourd'hui à l'entre-déchirement mutuel dans la voie des progrès indéfinis, dans tous les domaines.

Il y a donc, légalement, suivant les conditions d'existence, cinq prolétariats en France, et les organisations syndicales, surtout les confédérations, ont accepté cette monstrueuse affirmation et consécration de l'inégalité sociale, que le syndicalisme ouvrier se donnait — jadis — comme but de faire disparaître.

On est proléttaire de première ou de cinquième catégorie. Même quand on aura 70 ans, même quand on sera malade, on restera dans sa catégorie, dans sa caste. C'est n'était pas la peine de ridiculiser et décrier les systèmes des castes hindoues.

Qu'en le venille ou non, ces choquantes inégalités ont sur le terrain des batailles économiques, des répercussions très importantes. Elles nuisent à l'idéal de solidarité ouvrière, elles l'entraînent souvent, elles le tuent parfois.

Le propriétaire, à déplacer son taudis dans le transportant dans un coin de banlieue.

Mac Donald, qui se débat dans mille difficultés tant intérieures qu'extérieures, déculpabilisant de la situation politique et économique mondiale, constate que « depuis 1927 l'on assiste à un recul de l'esprit international, que les traités n'ont qu'une valeur relative car lorsqu'il s'agit de s'armer, les gouvernements les délaissent. Personne ne vient courir le risque de la paix. »

Les conservateurs sociaux sont naturellement partisans de ces inégalités. Les socialistes et bolcheviks, pour ne choquer personne, les acceptent, et d'ailleurs cela rentre dans le caractère de leur idéal social hiérarchisé, on ne connaît pas l'autorité sans hiérarchie, ni celle-ci sans les inégalités économiques, c'est-à-dire sans privilégiés.

Les anarchistes seuls peuvent et doivent préconiser le « grand coup de rabot » au point de vue matériel, comme écrivait Kropotkin. C'est peut-être la plus forte caractéristique de leur mouvement, celle qui lui donne, à lui seul, le droit de proclamer qu'il veut la justice sociale.

LA VOIX DE PROVINCE

PROPOS
d'un PARIA.

« Ils se disaient faussaires et n'étaient qu'escrocs. »

Il trouve sous ce titre dans la rubrique des faits divers une histoire bien savoureuse. Il s'agit de deux « débrouillards » qui spéculaient sur l'avantage qu'ont certains gens à gagner le plus d'argent possible, par quelques moyens que ce soit. Ils se faisaient forts de reproduire n'importe quelle coupure à l'aide d'un procédé dont ils détenaient naturellement le secret, mais pour la mise en application duquel il fallait un capital important. Ce n'était pas, évidemment, ni à vous ni à moi qu'ils s'adressaient pour trouver la somme nécessaire à la mise en œuvre d'une telle entreprise. Des gens dans le commerce, honnêtement patente, se sont laissés prendre au mirage de cette fortune qui allait leur échapper aux dépens des différentes trésoreries de diverses nations. Lorsque ces hommes mercantis s'apercevaient qu'ils avaient été roulés et que leurs commandités n'étaient même pas capables de copier le moins timbre-poste, généralement ils se taisaient. L'un d'entre eux, pourtant, qui y était allé de ses trois cents billets pour l'achat d'une machine propre à débiter en série les « tabbins » de la Banque de France, a pris une décision héroïque : il a porté plainte contre ceux qui l'avaient si ignoblement dupé.

Il y a cinq ans environ, le gouvernement a promulgué une loi d'après laquelle le propriétaire du sol doit payer aux paysans la somme dérisoire de 50 centavos pour le voyage. Mais cette loi de « Pennumeration » est restée lettre morte, et l'exploitation des indigènes en Bolivie ramène à un siècle en arrière.

Le camarade E. Rangel, retour du congrès ouvrier américain (Buenos-Aires, mai 1929), où il était délégué du Mexique, et qui fit un voyage de propagande au Paraguay, en Bolivie et au Pérou, donne, dans l'organe de la Continental Obrera, un rapport vécu sur la situation angoissante de la population de ces pays. L'Association sud-américaine des travailleurs s'est donné comme tâche d'éclairer la population de ces pays et de la conduire au combat pour la suppression de l'esclavage politique et économique où elle est tenu.

EN BULGARIE

La terreur fasciste

Le 18 avril dernier, en rentrant chez lui notre camarade Pierre Mineff a été attaqué par une bande de fascistes qui le blesserent au crâne à coups de revolver. Toujours la ville de Kieslindorf parle de cette agression et le mépris pour les procédures fascistes grandit dans la population.

Le 1^{er} mai

Le journal la Voix Ouvrière, de tendance anarcho-communiste a été confisqué lors de sa vente le jour du 1^{er} mai. Les camarades ont durant cette journée diffusé de nombreux tract invitant les masses à s'organiser sur la base fédérale pour combattre pour la liberté de la presse ouvrière, la liberté d'organisation, contre le chômage, la rationalisation et la guerre.

Dans les prisons, les détenus ont manifesté vigoureusement et pour ce fait ont été jetés dans les cachots humides et pénibles de correspondance. Dans la prison de Gorna Djoumaia, au nombre de 1200 les prisonniers politiques ont déclaré la grève de la faim et chanté des chansons révolutionnaires. Notre camarade M. Yatief a exposé devant tous les prisonniers l'insécurité du 1^{er} mai.

En dehors des prisons, il y eut de nombreuses arrestations. Mais, malgré la terreur, le mouvement révolutionnaire se répand en Bulgarie.

(Le Bureau d'information des Comités d'Entente bulgares à l'étranger.)

URUGUAY

L'unité dans le mouvement syndicaliste

Depuis longtemps, les négociations étaient engagées entre la « Fédération Obrera Regional Uruguaya » et l'Union Syndicale Uruguaya à l'instigation du syndicat des boulanger. Les attaques des bolcheviks ont contribué à hâter la conclusion d'une entente. D'après les renseignements communiqués, les deux organisations sont d'accord sur une commune déclaration de principes et ont résolu d'unir leurs forces sous le nom de « Fédération Syndicale Obrera Uruguaya ». La déclaration est identique à celle de F.A.I.T. La nouvelle organisation se place sur le terrain de la lutte des classes et se rattaché à l'A.I.T. Nous lui souhaitons le succès et la prospérité qu'elle mérite.

Ensuite, le service obligatoire des bergers, (services de pastoral obligatoire) est à sa place. Les travailleurs qui se mettent en condition comme pasteurs sont dans le travail, mais on fait des économies. Le propriétaire des troupeaux compte un certain pourcentage de pertes sur son bétail. Si le propriétaire dépasse la somme fixée arbitrairement par l'entrepreneur le berger est rendu responsable et doit supporter les frais qui seront déduits de son salaire. Il arrive fréquemment que les pasteurs quittent leur place avant la fin de l'année, et en ce cas ils ne reçoivent aucun salaire.

Particulièrement raffiné est le « pon-

çage ce qu'il y a de réel pour lui dans l'exercice des droits politiques.

Pour remplir conscientement les fonctions, il suffit que plus hautes fonctions de l'Etat, il faut posséder déjà un assez haut degré d'instruction ; le peuple manque absolument de cette instruction. Est-ce sa faute ? Mais c'est la faute des institutions. Le grand devoir de tous les Etats vraiment démocratiques c'est de répondre à pleines mœurs l'instruction dans le peuple. Y a-t-il un seul Etat qui l'ait fait ? Ne parlons pas des Etats monarchiques, qui ont un intérêt évident de répandre non l'instruction, mais le poison de catéchisme chrétien dans les masses.

Parlons des Etats républicains et démocratiques, comme les Etats-Unis d'Amérique, la Suisse. Certainement, il doit reconnaître que ces deux Etats ont fait plus que tous les autres pour l'instruction populaire. Mais sont-ils parvenus malgré toute leur bonne volonté, a-t-il été possible pour eux de donner indistinctement à tous les enfants, qui naissent sur leur territoire, une instruction égale ? Non, c'est impossible. Pour les enfants des bourgeois l'instruction supérieure, pour eux du peuple seulement l'instruction primaire, et dans certaines occasions quelque peu d'instruction secondaire. Pourquoi cette différence ? Par cette simple raison que les hommes du peuple, les travailleurs des campagnes et des villes, n'ont pas le moyen de s'entretenir, c'est-à-dire de nourrir, de vêtir, de loger leurs enfants pendant toute la durée de leurs études. Pour se donner une instruction scientifique, il faut étudier jusqu'à l'âge de vingt et un ans et quelquefois jusqu'à vingt-cinq. On sont les ouvriers qui sont en état d'entretenir si longtemps leurs enfants ? Ce sacrifice est au-dessus de leurs forces, parce qu'ils n'ont pas d'assurance sociale, et parce qu'ils vivent au jour à leur salaire, qui suffit à une à l'entretien d'une nombreuse famille.

Et encore faut-il dire, chers compagnons,

(1) Ces conférences ont été faites en 1871, depuis les conditions de travail se sont modifiées (N.D.L.R.).

que vous, travailleurs des montagnes, ouvriers dans un métier que la production capitaliste, c'est-à-dire l'exploitation des gros capitaux, n'est point encore parvenue à absorber, vous êtes comparativement fort heureux. Travailleur par petits groupes dans vos ateliers, et souvent travaillant chez vous à la maison, vous gagnez beaucoup plus (1) qu'on ne gagne dans les grands établissements industriels qui emploient des centaines d'ouvriers ; votre travail est intelligent, artistique, il n'abrutit pas comme celui qui se fait par les machines ; votre habileté, votre intelligence compétent pour quelque chose. Et de plus vous avez beaucoup plus de loisir et de liberté relative ; c'est pourquoi vous êtes plus instruits, plus libres et plus heureux que les autres. Dans les immenses fabriques établies, dirigées et exploitées par les grands capitaux et dans lesquelles ce sont les machines et non les hommes qui jouent le rôle principal, les ouvriers deviennent nécessairement de misérables esclaves, tellement misérables que le plus souvent ils sont forcés de condamner leurs pauvres petits à travailler 12, 14, 16 heures par jour pour quelques misérables sous ; et si le fond, non par cupidité, mais par nécessité ; sans cela ils ne seraient point capables d'entretenir leur famille.

Voilà l'instruction qu'ils peuvent leur donner. Je ne crois pas devoir perdre plus de temps pour vous prouver à vous, qui le savez si bien par expérience, qui est déjà si profondément convaincu, que tant que le peuple travailera non pour lui-même, mais pour enrichir les détenteurs d'capital et du capital, l'instruction qu'il pourra donner à ses enfants sera toujours infiniment inférieure à celle des enfants de la classe bourgeoise. Et voilà comment une grosse et funeste inégalité sociale, que vous trouverez nécessairement à la base et à l'organisation des Etats. Une masse forcément ignorante et une minorité privilégiée qui, si elle n'est point toujours très intelligente, est au moins comparativement fort instruite. La conclusion est facile à tirer : la minorité instruite gouverne éternellement les masses ignorantes. Il ne s'agit pas seulement de l'inégalité

naturelle des individus, c'est une inégalité ouvrière dans un métier que la production capitaliste, c'est-à-dire l'exploitation des gros capitaux, n'est point encore parvenue à absorber, vous êtes comparativement fort heureux. Travailleur par petits groupes dans vos ateliers, et souvent travaillant chez vous à la maison, vous gagnez beaucoup plus (1) qu'on ne gagne dans les grands établissements industriels qui emploient des centaines d'ouvriers ; votre travail est intelligent, artistique, il n'abrutit pas comme celui qui se fait par les machines ; votre habileté, votre intelligence compétent pour quelque chose. Et de plus vous avez beaucoup plus de loisir et de liberté relative ; c'est pourquoi vous êtes plus instruits, plus libres et plus heureux que les autres. Dans les immenses fabriques établies, dirigées et exploitées par les grands capitaux et dans lesquelles ce sont les machines et non les hommes qui jouent le rôle principal, les ouvriers deviennent nécessairement de misérables esclaves, tellement misérables que le plus souvent ils sont forcés de condamner leurs pauvres petits à travailler 12, 14, 16 heures par jour pour quelques misérables sous ; et si le fond, non par cupidité, mais par nécessité ; sans cela ils ne seraient point capables d'entretenir leur famille.

Voilà l'instruction qu'ils peuvent leur donner. Je ne crois pas devoir perdre plus de temps pour vous prouver à vous, qui le savez si bien par expérience, qui est déjà si profondément convaincu, que tant que le peuple travailera non pour lui-même, mais pour enrichir les détenteurs d'capital et du capital, l'instruction qu'il pourra donner à ses enfants sera toujours infiniment inférieure à celle des enfants de la classe bourgeoise. Et voilà comment une grosse et funeste inégalité sociale, que vous trouverez nécessairement à la base et à l'organisation des Etats. Une masse forcément ignorante et une minorité privilégiée qui, si elle n'est point toujours très intelligente, est au moins comparativement fort instruite. La conclusion est facile à tirer : la minorité instruite gouverne éternellement les masses ignorantes. Il ne s'agit pas seulement de l'inégalité

naturelle des individus, c'est une inégalité ouvrière dans un métier que la production capitaliste, c'est-à-dire l'exploitation des gros capitaux, n'est point encore parvenue à absorber, vous êtes comparativement fort heureux. Travailleur par petits groupes dans vos ateliers, et souvent travaillant chez vous à la maison, vous gagnez beaucoup plus (1) qu'on ne gagne dans les grands établissements industriels qui emploient des centaines d'ouvriers ; votre travail est intelligent, artistique, il n'abrutit pas comme celui qui se fait par les machines ; votre habileté, votre intelligence compétent pour quelque chose. Et de plus vous avez beaucoup plus de loisir et de liberté relative ; c'est pourquoi vous êtes plus instruits, plus libres et plus heureux que les autres. Dans les immenses fabriques établies, dirigées et exploitées par les grands capitaux et dans lesquelles ce sont les machines et non les hommes qui jouent le rôle principal, les ouvriers deviennent nécessairement de misérables esclaves, tellement misérables que le plus souvent ils sont forcés de condamner leurs pauvres petits à travailler 12, 14, 16 heures par jour pour quelques misérables sous ; et si le fond, non par cupidité, mais par nécessité ; sans cela ils ne seraient point capables d'entretenir leur famille.

Voilà l'instruction qu'ils peuvent leur donner. Je ne crois pas devoir perdre plus de temps pour vous prouver à vous, qui le savez si bien par expérience, qui est déjà si profondément convaincu, que tant que le peuple travailera non pour lui-même, mais pour enrichir les détenteurs d'capital et du capital, l'instruction qu'il pourra donner à ses enfants sera toujours infiniment inférieure à celle des enfants de la classe bourgeoise. Et voilà comment une grosse et funeste inégalité sociale, que vous trouverez nécessairement à la base et à l'organisation des Etats. Une masse forcément ignorante et une minorité privilégiée qui, si elle n'est point toujours très intelligente, est au moins comparativement fort instruite. La conclusion est facile à tirer : la minorité instruite gouverne éternellement les masses ignorantes. Il ne s'agit pas seulement de l'inégalité

Nous rappelons à nos camarades que toute la copie concernant cette rubrique doit être adressée à Pierre Lentente, 34, Rue Curial, Paris (19^e).

BEZIERS

A tous les camarades !

Depuis trois mois un noyau de compagnons espagnols s'est formé dans le but de remédier à l'état de choses qui existe concernant les publications en langue espagnole. Ces-ci sont vraiment très peu abondantes et leur qualité est loin d'être satisfaisante. Il est certain que les circonstances spéciales dans lesquelles le mouvement libertaire dans le paysage libéral espagnol, les préoccupations sont donc très différentes. Cela dit, nous avons fondé la « Coopérative d'Éditions Anarchistes » *« L'Idée »*. Aucun intérêt commercial a pu nous guider. Nous avons pour but d'aider la propagande et de venir en aide aux empêtrés. Nous avons pensé que notre initiative sera bien accueillie, aussi, nous sommes optimistes.

Plusieurs centaines de lettres et circulaires ont été envoyées tant en Amérique, et quelques journaux libertaires nous ont secondé. Nous sommes optimistes malgré que quelques camarades résidant en ce pays nous boudent.

Est-ce que les statuts de notre coopérative qui les tient écartés ? Ils sont renouvelables. Que ces amis nous disent ce qu'ils pensent ?

Quant au siège de la Coopérative, ce n'est que momentanément qu'il se tient à Béziers. Plus tard il sera où le mouvement sera le plus développé.

Les journaux ne nous renseignent pas sur le sort qui a été réservé à « plaignant », le plus coupable en l'espèce du point de vue bourgeois.

Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement entre cette façon de recourir à la justice, à la loi, de la part de gens tout près à violer cette loi, et les agissements de ceux qui, publiquement, votent aux générations, la légalité et les institutions bourgeois et n'hésitent pas, à s'en servir.

Nota. — Nous prions la presse libertaire de reproduire la présente circulaire.

LYON

A F.O.T.L.

La semaine dernière, j'ai parlé d'un changement qui s'était produit par la faute du changement des secrétaires et trésorier, ceux qui occupaient ces postes étaient de partis militaires, qui ont fait sombrer l'organisme dans un marasme presque indescriptible. Certes, cela ne peut pas dire que tout va aller pour le mieux, maintenant que l'Administration a deux têtes nouvelles. Non ! Loin de là ! Le besogne qu'ils ont à entreprendre n'est pas mince, surtout qu'ils ont contre eux, non pas seulement les exploitants de la Compagnie, mais encore les individualités qui viennent d'être débarrassées de leurs chefs. Mais à ce jour, ces derniers ont prouvé, par leurs attitudes et leurs actions de faire, qu'ils étaient les complices de la Direction, consciemment ou non ! C'est un fait ! Plus fort encore : certains ces esclaves inconsolables délégués de leurs camarades, certains se sont même vantés de faire tout le nécessaire pour supprimer le prestige des éléments nouvellement élus. Ces déclarations démontrent l'imagination et l'audace de ces derniers. Pourtant, il y a des personnes qui s'interrogent : pourquoi ces esclaves inconscientes défendent-elles les intérêts des exploitants ? Eh bien ! Je crois que ce faire connaît la connaissance de ceux qui l'approuvent. C'est argument à la valeur d'une éclatante.

L'heure n'est plus aux discussions intimes. Après le Congrès de Paris, qui réunit la concorde et l'unité fraternelle des anarchistes-communistes, nous avons les uns et les autres à rattraper le temps perdu, à stimuler les énergies défaillantes et à réaliser des œuvres sociales et libertaires. L'initiative amicale que j'ai faite à la F.A. du Pas-de-Calais a été validée et que c'est droit légitime de l'y intéresser, en ce qui concerne à la propagande anarcho-syndicale, sans toutefois imposer comme on pretend le dire : d'ailleurs pour ce qui est de mon esprit autoritaire, j'ai la conscience nette. Cet argument à la valeur d'une éclatante.

Le vendredi 1^{er} mai, nous étions à la F.O.T.L. L'heure n'est plus aux discussions intimes. Après le Congrès de Paris, qui réunit la concorde et l'unité fraternelle des anarchistes-communistes, nous avons les uns et les autres à rattraper le temps perdu, à stimuler les énergies défaillantes et à réaliser des œuvres sociales et libertaires. L'initiative amicale que j'ai faite à la F.A. du Pas-de-Calais a été validée et que c'est droit légitime de l'y intéresser, en ce qui concerne à la propagande anarcho-syndicale, sans toutefois imposer comme on pretend le dire : d'ailleurs pour ce qui est de mon esprit autoritaire, j'ai la conscience nette. Cet argument à la valeur d'une éclatante.

Le vendredi 1^{er} mai, deux jours après cet accident, a été inauguré sur la ligne la nouvelle traction électrique entre Toulouse et Ax-les-Thermes, et tous les réquis de la Compagnie, à qui il tardait de voir se réaliser leurs espérances, se réjouissaient déjà à la pensée qu'il y a là un petit moyen d'augmenter leur dividende et sans se soucier un instant des victimes qu'ils allaient faire. Ils donnèrent le courant sur toute la ligne, alors que des malheureux ouvriers étaient en train de terminer les travaux, actuellement la ligne est à point et fonctionne à grand rendement, mais Silvio est venu augmenter la liste des victimes, déjà longue, de tous les entrepreneurs de la Compagnie du Midi.

Certes, nous ne voulons pas nier que la traction électrique est un grand progrès, ni nous dresser systématiquement contre. Mais nous voulons faire comprendre que c'est pour nous, qui y a à la fois moyen d'augmenter leur dividende et sans se soucier un instant des victimes qu'ils allaient faire, que c'est pour nous, qui y a à la fois moyen d'augmenter leur dividende et sans se soucier un instant des victimes qu'ils allaient faire, que c'est pour nous, qui y a à la fois moyen d'augmenter leur dividende et sans se soucier un instant des victimes qu'ils allaient faire.

P. L. TOULOUSE

Quel travail syndicaliste y fera-t-on ?

Sur une de nos plus spacieuses places, nous avons dans l'espace de quelques mois, vu s'édifier un superbe immeuble de béton armé, des motifs représentant différentes scènes de travail en agrémentant la façade, et un superbe portail de fer forgé, tous vantaux ouverts en permet l'accès. Sur le fronton de l'édifice, en lettres énormes moulées dans le ciment, nous pouvons lire « Bourse du Travail ».

Il est possible qu'en France on n'en trouve pas beaucoup de plus grande, ni de plus belle.. il est vrai qu'il y a 800.000 francs, qu'a alloué la municipalité de Toulouse, on pouvait bien faire les choses, et notre si regretté adjoint-maire Lataf « que le Bon Dieu des arrivistes ait pour son travail syndicaliste y fera-t-on ?

Les groupes de Marco-en-Barœu et de Croz.

Nous pensons que nos amis seront assez raisonnables pour arrêter là une polémique qui menace de ne plus se terminer, qu'ils emploient leur activité sur un autre terrain. Les uns et les autres sont remplis de zèle pour défendre leurs intérêts.

P. L. TOULOUSE

TOULOUSE

Le travail syndicaliste y fera-t-on ?

Sur une de nos plus spacieuses places, nous avons dans l'espace de quelques mois, vu s'édifier un superbe immeuble de béton armé, des motifs représentant différentes scènes de travail en agrémentant la façade, et un superbe portail de fer forgé, tous vantaux ouverts en permet l'accès. Sur le fronton de l'édifice, en lettres énormes moulées dans le ciment, nous pouvons lire « Bourse du Travail ».

Il est possible qu'en France on n'en trouve pas beaucoup de plus grande, ni de plus belle.. il est vrai qu'il y a 800.000 francs, qu'a alloué la municipalité de Toulouse, on pouvait bien faire les choses, et notre si regretté adjoint-maire Lataf « que le Bon Dieu des arrivistes ait pour son travail syndicaliste y fera-t-on ?

Le travail syndicaliste y fera-t-on ?

Sur une de nos plus spacieuses places,

nous avons dans l'espace de quelques mois, vu s'édifier un superbe immeuble de béton armé, des motifs représentant

TRIBUNE SYNDICALE CONTRE LA PARALYSIE

L'ami Le Pen prend ses désirs pour des réalités. Le débat sur le Syndicalisme au dernier Congrès de l'U.A.C.R. a été écourté à cause du temps. Il a fallu aller au plus pressé : le rapprochement des communistes et des anarchistes. Puis nous devons nous rappeler que les anarchistes s'appartientent plus à l'U.A.C.R. que qu'une armée pour exprimer leurs idées sous un ordre du jour excessivement chargé. Une sécession était indispensable. Toutefois il résulte de la discussion sur le Syndicalisme que les compagnons étaient unanimes pour reconnaître la haute valeur révolutionnaire de la C.G.T.S.R. Si les critiques n'ont pas été ménagées aux deux « Grandes » C.G.T. aucun camarade n'a apporté un argument contre la C.G.T.S.R. Il s'en est fallu de peu que la « motion Lemoine » ne soit adoptée. En y ajoutant ces quelques mots : « Nous engageons donc les anarchistes communistes à militier au sein de cette C.G.T. sauf dans les cas où il serait absolument impossible de former un syndicat ». Elle obtient l'approbation de presque tous les militaires.

Si on suivait le raisonnement de Le Pen, il reviendrait à trouver bien d'ouvrir dans des organisations telles que celles de Pou-blanc-syndicalistes jaunes volets-chêvrons, etc. Là aussi il y a des travailleurs. La aussi on peut faire de l'éducation.

En bien ! C'est syndicalisme-là ne nous intéresse pas. Et c'est parce que la C.G.T. a renié le véritable syndicalisme, c'est parce qu'elle se confond avec les partis politiques bourgeois que nous pensons que ce sera perdre notre temps que d'y collaborer. L'action que nos amis peuvent faire est pour ainsi dire nulle : marins impuissants, sur une frêle embarcation, perdus au milieu de l'Océan et s'attendant, à chaque instant à être engloutis. Tel est leur sort.

Le masse ! la masse ! toujours la masse. La C.G.T. d'avant-guerre ne la possédait pas et cependant qui peut nier son influence sur elle ?

Pas nombreux à la C.G.T.S.R. ? Et puis après ? Ne suffit-il donc pas d'avoir des principes nets, logiques, des méthodes adéquates, un programme d'une solidité incomparable ?

Les six heures et l'égalité de salaire. — Est-il clair ? On parle beaucoup de la lutte des classes. Certains révolutionnaires la montent en épingle précisément sur la différence des salaires de la classe exploitée. Salaire unique pour tous les prolétaires et la lutte des classes repère de plus belle. Est-ce à la C.G.T. Lafayette qu'on peut réclamer l'égalité des salaires ? Voyez échelles. Pour pallier à la crise économique qui nous menace, pour éviter des centaines de milliers de chômeurs, la C.G.T.S.R. réclame

C. G. T. S. R.
FÉDÉRATION DU BÂTIMENT
Coup d'œil rétrospectif

Il y a vingt années déjà que les postiers déclaraient la grève générale. Touchant au reprochement qui nous fait souvenir de nos instants historiques que nous vécumes, nés de notre ardeur juvénile et d'un cœur admirable.

Le Comité intersyndical du Bâtiment de Seine (les comités régionaux n'étaient pas encore créés), sur un simple appel, avait convoqué les *Conseils syndicaux du Bâtiment* à la salle des Grèves (depuis celle Jean-Jaurès), Bourse du travail.

Nous soulignons, parce que l'immense salle était pleine des gars composant les conseils syndicaux, uns dans la même communion d'idées pour réclamer 1 franc de l'heure et la suppression du tâcheronat. Aujourd'hui, autres temps, autres meurs, le virus mondial a frappé les « mardis », du coup de la division et même un grand meeting annoncé à grands sons de cloches mosquées ne réussira pas à remporter la même salle.

1910, Briand, l'homme à la chemise sale de Saint-Nazaire, par la succession de Clemenceau, « perd la Victoire ».

Le simiesque Syman, sous-secrétaire au P.T.I., taille des coupes sombres chez les postiers pendant que plus de trente mille gars de la Batisse se joignent aux grévistes.

Chaque poteau télégraphique est gardé par une « hirondelle de potence » : le pays en état de siège, quoi !

Le comité confédéral d'alors, dont quelques-uns d'entre-nous s'honoront d'avoir fait partie, se refusait systématiquement à l'adhésion des fonctionnaires, ce qui fait actuellement sa force cotisante.

Les postiers luttaient pour la thune, et nous... pour les dix francs. Depuis, que de chemin parcouru...

L'ancien chambardeur qui avait revêtu de faire sauter Paris par les égouts fit bien les choses.

Les cellules de la Santé furent peuplées en un clin d'œil, et si le travail pratiqua, une autre forme d'action fut mise en pratique. L'action directe, qui fit capituler le gouvernement et nos exploiteurs. En ce qui nous concerne, nous avions arraché, à nos gros manitous, Villedieu en tête, à la tumeur contract.

Les 27 syndicats qui composaient le comité intersyndical, sortaient grandis de la lutte.

Aujourd'hui que le roi du pavé est le « politicien », celui-ci est à l'affût du moins incident de grève pour s'en emparer, et mieux, en vivre. Les circonstances de sont plus les mêmes.

L'ancien protecteur de l'espion Maismon, l'homme de la N'Goko Sangha, l'as des de la bonne humeur et du réalisme, compte dans son équipe gouvernementale un Martin qui ne paraît pas être piqué des vers. L'homme est bien le digne remplaçant du défunt Syman, et nous ne sommes plus dans la bataille...

Depuis 1910, l'année de la thune et des vingt sous de l'heure, il s'est produit d'autres incidents. Il y a eu la guerre.

Il y a eu aussi Poincaré et son frère à quatre sous, il y a aussi la vie extraordinaire, les mercantils-fabous et une omnia politico-fasciste qui goutte dans l'ombre l'instant favorable.

Moins que tous les autres, le prolétariat du Bâtiment est tenu en considération. Il est quantité et qualité négligeables ; enfin, il n'est plus dans la bataille sociale et communale.

Jusqu'à quand le prolo du Bâtiment va-t-il courber l'échine devant le maître politique ?.. Il faut autre chose que du verbiage ou des idées, il faut de l'action.

Il faut que les vieux se réveillent et se soucient un peu les jeunes dans leur lénarbie, sans se soucier des questions de bouteilles. Le syndicalisme doit revenir à sa tradition révolutionnaire et rien ne doit pouvoir l'y empêcher.

Il y a encore de bons bouteilles, la parole est à eux, et non à d'autres.

Le 13^e région fédérale du Bâtiment.

La Voix de Province

(Suite de la 3^e page)

TOULOUSE

A. O. N. I. A.

Tout le monde connaît et à Toulouse surtout, cette fameuse boîte où l'on fabrique des engrangs ! La où pendant la grande échotière derrière ces murs épais, à tel point que les maçons n'arriveront pas à poser les dernières briques qui parlent au fut et à mesure. Quand la pression eut atteint son maximum d'intensité, la chaudière éclata et ce fut le cataclysme. Pourquoi y eut-il 1.200 victimes ? Parce que les magnats de la mine voulaient de l'or et à la dernière minute, les ingénieurs du n° 3 ayant envoyé une délegation à la direction avec l'esprit : « Toute la sauterai faire descendre les ouvriers ? », il fut nécessaire de faire descendre les ouvriers ?

Donc dans cette agglomération d'usines dont les accidents mortels ne se comptent plus, grâce à la rationalisation, samedi 17, une nouvelle victime est venue augmenter la liste des morts au champ d'honneur du travail, une nouvelle catastrophe due à des causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de « travailleurs » — ne les nommons pas, ça sent trop mauvais... — Mais je crois que les Pen, les Guiu, enfin tous les compagnons veulent œuvrer dans cette C.G.T. pour la ramener dans les vrais principes ??? Qu'ils se méfient, ils perdront du même coup les possibilités du recrutement facile.

Les chiffres donnés concernant les C.G.T. n'ont pas l'importance que l'on nous donne. Quant à la C.G.T.U. nous pouvons affirmer, nous basant sur les déclarations de la C.G.T.S.R. que la C.G.T.R. a été scissionnée par les mêmes causes plus ou moins diverses, mais dont la responsabilité retombera sans aucun doute sur toutes les victimes. Entre 14 heures et 17 heures, à l'atelier de l'azote, une colonne de compression fait explosion, qui comme un 420, si célèbre de 14 à 18 enfonçant tout ce qu'il y a d'environnement et semant la mort avec plaisir. Trois victimes seulement pour ce coup-ci, dont une reste sur le carreau.

Camarades travailleurs, vous qui dans l.O. N. I. A. êtes nombreux groupés dans un syndicat puissant, organisez vos comités de sécurité, refussez-vous à livrer vos bras tant que vous seriez exposés quotidiennement à une poignée de militants. Nous sommes peu nombreux, c'est vrai, mais pourraient nous venir à nous, amis révolutionnaires, grossir notre nombre ?

Le pen dit aussi que pour une action pratique et sérieuse nous avons besoin du concours de tous ! Que pensez-vous du groupe anarchiste composé de 4 membres et dont appartiennent à une C.G.T. différente et lequel préfère l'autonomie ? Mieux l'action !

Néanmoins, je reconnais avec lui que la C.G.T. peut paraître trop révolutionnaire à certaines catégories de «